

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. . . 13.50
Six mois. . . 26.00
Un an. . . 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . 15 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

INSERTIONS:

Annouces: la ligne. . . 20 c.
Réclames: . . . 30 c.
Faits divers: . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, La Presse et C^e, 2, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

BOURSE DE PARIS

27 FÉVRIER
(Service gouvernemental)

3 0/0.	64 60
4 1/2.	94 50
Emprunts (5 0/0).	101 95

1^{er} MARS

3 0/0.	64 85
4 1/2.	94 50
Emprunts (5 0/0).	102 40

Service particulier du Journal de Roubaix.

Actions Banque de France	3890 00
" Société générale	555 00
" Crédit foncier de France	905 00
" Chemins autrichiens	650 00
" Lyon	927 00
" Est	540 00
" Ouest	597 00
" Nord	1150 00
" Midi	675 00
" Suez	608 00
6 0/0 Péruvien	71 1/4
Actions Banque ottomane (ancienne)	700 00
" Banque ottomane (nouvelle)	575 00
Londres cour	25 1/5
Crédit Mobilier	485 00
Turc	43 02

DÉPÊCHES COMMERCIALES

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Anvers, 1^{er} mars, 2 h. 40 soir.
Laines: Marché soutenu. Ventes, 127 balles.
Pétrole: Hausse. Disponible. 30 1/2 à 31; courant 29 1/2, avril 31; mai, 31 1/2; septembre, 34, quatre derniers, 35.

Marseille, 1^{er} mars, 12 h. 50 s.
Cafés: Ventes, 250 sacs Mysore à 218; 125 sacs Malabar à 212; 1,570 sacs Rio à 167, 185 et 162.50; 100 sacs Rio lavé à 224.

Liverpool, 1^{er} mars, 2 h. 20 soir.
Cotons: Ventes, 20,000 b. dont 6,000 pour la spéculation. Importations, 6,000 b. — Tenus.

Londres, 1^{er} mars, 2 h. 20 soir.
Cafés: Marché ferme pour enchères. Laines: Marché déficieux pour Port Phillip, grease et scoured seedy. Cap plus offertes.

Havre, 1^{er} mars, 10 h. 50 m.
Cotons: Plus chers. Ventes 2,500 b. Marché actif.
Cafés: Ventes 1,800 sacs. Port-au-Prince Sains, 103 fr. Haïti soute 101 fr. Guatemala 104 à 110 fr.

New-York, 27 février.
Change sur Londres, 4.83; change sur Paris, 5.17 1/2.
Valeur de l'or, 114 1/2.
Café good fair, (la livre) 17 3/4.
Cafés good Cargoes, (la livre) 18 1/4.
Marché calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C. représentés à Roubaix par M. Bulbeau-Desbionnets:
Havre, 1^{er} mars, 2 h. 50 s.
Cotons: Ventes, 4,000 ball., marché actif, haussant; très ordinaires low-Orléans 98 50 à 99; George, 96.

Liverpool, 1^{er} mars, 2 h. 50 s.
Cotons: Ventes, 20,000 b. Marché haussant.

New-York, 1^{er} mars, 2 h. 50 s.
Cotons: 16 1/4.
Recettes: 11,000 b.

Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix

Liverpool, 1^{er} mars.
Cotons: Ventes 20,000 b., raidissant.
Havre, 1^{er} mars.
Cotons: Ventes 4,000 b. Louisiane 98 low livrer jusque 99/100

New-York, 1^{er} mars
Cotons. 16 1/4. Recettes 11,000 b.

ROUBAIX 1^{er} MARS 1875.

Garibaldi et l'agro romano

Nous lisons dans la Patrie: « Le médecin Bacelli, député du 4^e collège de Rome, a demandé au ministre de l'intérieur s'il consentirait à confier à Garibaldi tous les galériens des bagnes d'Italie pour les employer aux travaux de l'agro romano. Le ministre a répondu affirmativement. Les galériens d'Italie peuvent, en leur nombre actuel, fournir 5,818,733 journées de travail par an. »

La nouvelle est grave, doublement grave et elle comporte un fait dont les conséquences ne se feront sans doute pas longtemps attendre. Que Garibaldi, depuis son arrivée à Rome, joue un double rôle, cela ne paraît guère douteux à ceux qui ne sont ni par trop naïfs ni par trop oublieux. Les visites royales et officielles et le serment du Parlement sont choses dont on a fait trop d'état: en doit-il coûter à Fra Diavolo de s'attacher un moment des colifichets de cour, si par ce moyen le jeu de son poignard est facilité? Mais l'étonnant de la chose est que les plus intéressés en cette affaire sont les moins soupçonneux, pour ne pas dire les plus aveugles. On tient comme décidé que l'épée du bonhomme est devenue de la dentelle, qu'il grille de mettre sur ses vieilles cocardes d'aventurier, la palme d'ingénieur, qu'il n'est que sincère en manifestant le désir de travailler pour l'académie, après avoir travaillé pour les loges; lui voyant un contrat dans les mains, on ne prend seulement pas la peine de se demander si ce n'est point là par hasard une nouvelle arme de guerre. Non, Garibaldi a cessé d'être un homme dangereux, il s'est humanisé tout d'un coup, il a pris au dernier moment une nature d'agneau inoffensif, il va renouveler la tentative des grands Papes qui ont voulu autrefois assainir la campagne romaine; pour ce grand œuvre, il demande comme auxiliaires tous les forçats d'Italie: on n'aura pas la mauvaise grâce d'opposer une seule objection à cette requête trop naturelle; les forçats seront ses ouvriers; anciennes connaissances du grand patriote, il ne les emploiera que plus utilement à l'exécution de ses nouveaux desseins. Naguère, quand il composait ses bandes pour conquérir l'unité de l'Italie, de quel service ne lui furent-ils pas comme soldats? Comme manœuvrés maintenant, leur destination seule aura changé et l'on ne se doute même pas qu'ils puissent manier autre chose que la pioche.

Eh bien, qui vivra verra.

Pour nous, contrairement aux apparences, qui à notre idée ne sont qu'un grand piège, dès le premier moment nous

nous sommes dit que les fameux travaux du Tibre, annoncés à l'Europe par des fanfares si complaisantes, aboutiraient à une entreprise politique et sociale. La malaria qui plane sur les Marais Pontins n'est rien à côté de celle qui empêche, pour la révolution, les antichambres de la maison de Savoie. Aussi, maintenant que nous voyons apparaître les forçats, notre conviction, plus que jamais, est que Victor-Emmanuel a reçu seulement la première visite de Garibaldi: gare à la seconde! Nous avons bien peur que cette fois-ci ce soit le condottiere qui prenne la place du roi pour le reconduire à la porte, avec les politesses et les gentillesse en moins. Quelle glorieuse sortie lui promettent ces forçats par qui on lui fera rendre les honneurs avant de remonter en voiture, si toutefois on le laisse se dérober en voiture à ces hommages in-extremis.

Maintenant, si l'on taxait d'exagération les prévisions que nous nous croyons suffisamment justifiés à formuler ici, touchant les vraies pensées de la révolution en Italie, si l'on insistait pour nous dire qu'au surplus il n'est pas croyable que Garibaldi, avec le tempérament qu'on lui connaît, consentit à se mettre en voile, si le dessein secret que nous lui prêtons était vraiment celui qui l'anime, — et qu'ainsi la présence des forçats aux Marais Pontins ne peut signifier qu'un travail utile d'hydraulique et de dessèchement, voici ce que nous répons: Il n'a pas toujours servi à la révolution de procéder par la violence, elle le sait, et son mot d'ordre, nous pouvons en juger par la France, semble être aujourd'hui de caresser pour étouffer ce qui le gêne. Alors, pourquoi Garibaldi, qui se musèle, aurait-il renoncé à mourir?

D'ailleurs, si le bandit n'avait pas revêtu son titre d'ingénieur comme une peau d'emprunt qui ne gênerait point la liberté de ses bras au moment de l'action, qu'on tâche alors d'expliquer, et la soudaineté d'un tel changement en lui et sa popularité qui n'a pas diminué d'une ligne, depuis que ce changement s'est produit, et le dernier banquet où il a déclaré qu'il resterait semblable à lui-même jusqu'à la fin.

En affirmant donc que les travaux du Tibre sont un prétexte, que la prétention d'ingénieur n'est qu'un leurre, que les forçats sont le moyen dont la ruine de la royauté en Italie est la fin, nous n'allons ni contre les antécédents de Garibaldi, ni contre les probabilités de la situation, ni contre les leçons de l'histoire.

Plût à Dieu que nous nous trompions!

JULES ARNELLE.

Bulletin du jour

La question du jour est toujours la même: M. Buffet acceptera-t-il de former un cabinet, et, s'il l'accepte, quels partis composant la nouvelle majorité seront-ils représentés au gouvernement?

Le retour à Paris de l'honorable président de l'Assemblée, qui aura lieu aujourd'hui ou demain au plus tard, sera le signal d'un dénouement quelconque donné à la crise ministérielle. Jusqu'à présent les avances télégraphiques à Repairemont n'ont pas paru remplir d'un fol enthousiasme celui qui en a été l'objet; chacun comprendra les hésitations de M. Buffet, on lui propose de passer du rôle de modérateur à celui d'acteur, et son bon sens l'avertit qu'on court

plus de risques à descendre au milieu des combats de l'arène qu'à y présider.

Après le vote du 25 février, d'ailleurs, la situation d'un chef de cabinet ne s'est pas simplifiée au point qu'on pourrait croire à première vue: Nous avons une constitution républicaine, c'est fort bien, une majorité qui l'a faite et qui est toute prête à la soutenir, soit, tout cela n'empêche pas que l'application devra en être faite avec des précautions infinies pour ménager tout le monde et la gauche. Au fond, le ministère qui entreprendra cette expérience dansera réellement sur la tête de quatre ou cinq partis dont il aura à ne mécontenter aucun s'il ne veut perdre pied au premier moment.

D'un autre côté, il ne peut être nié que le choix de la personne de M. Buffet pour ce poste de grande difficulté a rallié les suffrages unanimes de l'opinion: nous regretterions davantage à cause de cela qu'il ne fit pas taire dans le cas présent la raison de prudence devant la raison de patriotisme pour accepter sans arrière-pensée la mission qu'on le juge plus capable que personne de mener à bonne fin.

Au cas d'un refus définitif de sa part, on parle de M. le duc Desazes, ou de M. d'Audiffret-Pasquier, ou de M. Dufaure pour le remplacer dans l'œuvre de la formation d'un ministère. De toutes manières, la nouvelle majorité paraît décidée à le réélire comme président de la Chambre: ministre, cette réélection signifierait confiance et appui; n'ayant pas voulu l'être, elle serait une reconnaissance des services que les alliés du 25 pensent avoir reçus de M. Buffet.

Quant à la composition du ministère, le Temps regrettera d'avoir pris si vite la mouche à la lecture de la dernière note du Journal Officiel, s'il est vrai, comme le bruit en court, que trois portefeuilles soient réservés à des membres du centre gauche et que des ouvertures aient déjà été faites dans ce sens à MM. Léon Say, Christophle et Wallon. M. Bardoux, de la gauche modérée nommée sous-secrétaire d'Etat, serait le premier morceau servi sur le plat de M. Gambetta.

Les affaires d'Espagne ne changent point d'aspect. C'est une lutte où les libéraux sont toujours vainqueurs et les Carlistes jamais vaincus. Les dépêches signalent une attaque sur Bilbao qui a eu lieu le 26 au matin; les 7 bataillons Carlistes engagés auraient été repoussés à la fin.

Les Carlistes parlent d'une sortie des Alphonistes à leur tour qu'ils ont reçus à Ibayonnette et ont forcés de rentrer avec de grandes pertes.

Loma aurait renforcé Bilbao, les Carlistes se prépareraient à bombarder Usurbil. Puycedra serait sur le point de succomber.

Et avec tout cela, le cabinet de Madrid a encore sur les bras la jolie complication du *Gustav*, qui semble ne vouloir pas se dénouer de sitôt.

JULES ARNELLE.

L'insurrection au Sénégal.
Le Journal de Bordeaux a reçu par le paquebot la Gironde, arrivé avant-hier matin à Panillac, des nouvelles graves sur la situation de notre colonie du Sénégal, nouvelles dont il affirme l'exactitude.

Depuis quelque temps déjà, dit-il, des bruits de complot contre le protectorat

de la France se faisaient jour; un marabout d'un rare courage et d'une grande autorité parmi les siens, Amadou-Skou, notre ennemi déclaré, préparait soudainement une levée de boucliers dans la province de Cavor.

Le général de division d'infanterie de marine, Ph. Péllissier, membre du conseil d'amirauté et inspecteur général, était précisément en tournée d'inspection au Sénégal. Les rapports qu'il reçut lui firent envisager, sous un jour très sombre, la situation et la prospérité de notre colonie; il s'en ouvrit au colonel Vallière, gouverneur du Sénégal, à qui il conseilla de prendre l'offensive et une attitude énergique qui pût imposer la crainte et le respect de nos armes aux rebelles insurgés contre notre protectorat. Sur ses instances, une colonne française partit de Monit le 6 février, et le 11, à huit heures du matin, nos troupes se trouvèrent en présence de l'ennemi.

Notre colonne était composée de 300 hommes d'infanterie de marine, de 122 tirailleurs sénégalais, de 60 cavaliers spahis et d'une section d'obusiers de montagne, soit 500 hommes en tout, officiers compris, commandés par le lieutenant-colonel Bégin, de l'infanterie de marine. L'ennemi nous opposait 10,000 fantassins, 2,500 à 3,000 cavaliers. Arrivé à trente mètres de notre front de bataille, il essaya de meurtrir nos troupes de mousqueterie et de mitraille. Nos troupes se ruèrent sur l'armée Amadou-Skou, et en firent un sanglant carnage. Au bout d'une heure environ, l'ennemi battit en retraite en désordre.

Le champ de bataille de Coki était semé de 450 cadavres ennemis et de 50 chevaux. On sait que les indigènes enlèvent leurs morts; ils ne purent toutefois nous empêcher de ramasser les 450 tués et les 50 chevaux, parmi lesquels nous trouvâmes la monture d'Amadou-Skou. Ce dernier fut également ramassé parmi les morts et sur lui on trouva des lettres qui ne laissèrent pas de douter sur les sérieux dangers que courait notre colonie et sur la conspiration qui se tramait contre nos armes. Notre colonne, bien éclairée et habilement dirigée par le colonel Bégin, a montré une bravoure et une énergie au-dessus de tous éloges.

Nos pertes sont toutefois relativement sensibles; nous avons eu 17 morts, dont 1 officier indigène; 15 blessés grièvement, dont 3 officiers: MM. Kersablee et Lambert, capitaines de l'infanterie de marine, et Brémont, sous-lieutenant de spahis; 21 blessés peu grièvement, dont 3 officiers: MM. Chaumont, capitaine, Herrenwin et Bel-Krair, sous-lieutenants; enfin, 57 blessés légèrement, dont deux officiers.

CHRONIQUE

Les cahiers destinés aux élèves des écoles primaires ont leurs couvertures généralement illustrées de gravures et de légendes soi-disant instructives, souvent naïves et parfois dangereuses. Les doctrines de la secte se propagent facilement, par ce moyen aussi efficace qu'habilement dissimulé. Car l'attention des mères n'est pas toujours éveillée, ni toujours, hélas! assez soucieuse d'écartier ce qui pourrait blesser dans l'âme de l'enfant la morale ou la vérité.

On nous signale entre autres un exemplaire où se trouve imprimé un factum qui a pour titre: *Les armées de la Loire*. Ce récit, qui a la prétention d'être le

résumé de la résistance organisée par le gouvernement de la défense nationale, serait une fameuse revanche prise par les républicains contre le P. Lorient, et le P. Lorient était coupable de ce dont on l'accuse, ce qui est démontré faux. C'est signé P. Laurencin. Ce monsieur fait une apothéose insensée de Garibaldi et trouve le moyen, en parlant de la bataille de Patay, de ne pas même prononcer le nom des zouaves pontificaux.

Garibaldi est un héros, Garibaldi, à lui seul, a arrêté l'invasion allemande. Garibaldi est venu combattre en faveur de l'idée républicaine.

Cette dernière assertion est la seule vraie; quant aux autres, puisque le crime de faux en histoire nationale n'est pas inscrit dans nos codes, nous devons nous borner à appeler sur elles l'attention des maîtres chrétiens et français de la jeunesse.

Le modèle de cahier que nous avons sous les yeux est tiré d'une collection qui s'intitule en grosses lettres: *Collection recommandée*. Recommandée par qui? Recommandée pour quoi? C'est ce que l'on ne fait pas connaître. Dans tous les cas, nous recommandons vivement de la proscrire des écoles et des familles.

Le *Figaro* ayant rapporté, avec son étourderie habituelle, diverses anecdotes sur le R. P. Monsabré, où l'imagination du narrateur s'était donné trop libre carrière, a reçu de l'éminent confesseur de Notre-Dame la lettre suivante:

« Monsieur,

» Sans aucune mauvaise intention, j'en suis persuadé, et d'après des renseignements erronés, vous avez inséré, dans votre article nécrologique sur le peintre Corot, une anecdote qui me concerne. Mon caractère de religieux ne me permet pas de la laisser passer sans une petite rectification. Voulez-vous bien m'accorder quelques minutes pour apprendre la vérité vraie?

» J'aime Berthelier, et il me le rend bien.

» C'est un aimable et honnête homme, que j'ai toujours trouvé prêt à donner aux bonnes œuvres le concours désintéressé de son gai talent. J'ai fait sa connaissance chez les Frères des écoles chrétiennes, et non point à la suite d'une méprise de lundi-gras. Il m'a conduit chez Corot.

» Je devais cette visite au grand artiste, qui avait pris la peine de me venir voir; sur les instances d'une sœur de Saint-Vincent de Paul, pleine de sollicitude pour son âme et de reconnaissance pour sa charité.

» J'ai admiré, dans l'atelier de l'illustre paysagiste, des chefs-d'œuvre où il n'y avait pas trace de nudité.

» Bien que les peintres de génie sachent les idéaliser, les nudités n'ont jamais eu le don de m'élever au ciel; je préfère ailleurs mon point de départ quand je veux quitter la terre!

» Vous m'obligerez beaucoup si vous avez la bonté de faire insérer cette lettre dans un prochain numéro du *Figaro*. Je dois cela aux âmes effarouchées qui, prenant à la lettre vos spirituelles inventions, me croient lancé dans une voie de perdition.

» Agréé, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« P. MONSABRÉ. »

La 1^{re} chambre du tribunal de Lyon vient de rendre son jugement dans l'affaire des jésuites de Caluire dont la mai

Feuilleton du Journal de Roubaix
du 2 Mars 1875.

— 49 —

LA FEMME

DU

CAPITAINE AUBÉPIN

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX

VI.

(Suite.)

Cette nuance n'échappa pas à Mme Aurélie, qui se mit, séance tenante, à en chercher la cause.

La silhouette haute et distinguée de la comtesse lui expliqua tout aussitôt. — Ah! fit-elle avec un petit sifflement vipérin en se penchant vers Berthe, voyez donc, chère madame, comme cette charmante petite Mme de Lestenc est ornée d'un beau garde du corps! quelle prestance... et quelle mine!

il y a du grenadier et du trappiste dans cette grande étrangère-là.

— Qui donc? fit Berthe avec un frisson.

— La nouvelle venue... cette comtesse de Curnil qu'on attendait.

— Ah! murmura Berthe... elle est donc ici?

Et fatalement, irrésistiblement, ses yeux fascinés, suivant le regard de Mme Aurélie, rencontrèrent celui de la comtesse.

Ce fut un éclair, qui rendit Berthe livide et fit monter un flot de sang aux joues blêmes de Mme de Curnil.

Celle-ci se retourna vivement vers Louise.

— Quelle société mêlée avez-vous donc ici? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Vous dites?... madame? fit Louise distraite, dont les yeux s'évertuaient à suivre les ondulations du plumet tricolore.

— Qui donc est cette femme?... là?... Au fait, pardon, chère madame, vous ne pouvez pas connaître ça.

Quand l'œil méprisait de la comtesse se tourna de nouveau vers Berthe, elle ne la vit plus.

La pauvre femme s'était laissée glisser sur le sac renversé d'un sapeur et

y demeura dissimulée par son entourage.

— Vous êtes fatiguée? interrogea Mme Lémincé.

— Il fait si chaud.

— Pauvre chère madame, que vous êtes donc délicate! continua la bonne âme d'un air de pitié douteuse.

Et mentalement elle ajouta avec dépit:

— Voilà encore qu'on viendra relancer Aristide aujourd'hui pour soulager cette dolente personne... et, je le connais, il y courra comme au feu.

La messe était finie, on amena le cheval du maréchal, qui se mit en selle et fit défiler tout le corps d'armée: l'infanterie par bataillons en masse, la cavalerie par escadrons au trot.

Quand le défilé toucha à sa fin, il y eut un gracieux salut échangé entre un beau plumet tricolore et une mignonne plume blanche.

Puis l'épaullement général commença et ce fut dans la vaste plaine un foisonnement indescriptible d'hommes et de chevaux.

Berthe, tenant sa fille par la main et s'appuyant de l'autre au bras de Mme Lémincé, revint lentement au Petit Mourmelon, si lentement même que ce ne fut qu'à ce détail qu'elle dut de ne point heurter encore sur sa route les

yeux pleins de colère et de dédain de comtesse de Curnil.

VII.

La journée du lundi fut employée par Mme de Lestenc et la comtesse, accompagnées d'Antonin, à visiter le camp harraqué, la 3^e division, le campement de l'artillerie, les écuries en plein vent de la cavalerie, les bâtiments de la manutention, le petit railway qui permet de distribuer les vivres et les rations de fourrages aux divers corps avec grande célérité.

Le mardi, elles firent une promenade en voiture sur la voie romaine, visitèrent les environs, les trouvèrent médiocres et rentrèrent fatiguées.

Le mercredi, il pleuvait. La comtesse ne songea point à aventurer son pied de patricienne dans la craie délavée des routes.

Un peu lasse du papotage vide et brillant de Mme de Lestenc, elle préféra un léger mal de tête et resta enfermée dans sa petite chambre avec des journaux de l'avant-veille.

Son fauteuil était dur, sa table branlante, sa fenêtrée manquait de persiennes; elle opina que le camp de Châlons, n'était pas du tout un séjour agréable, et s'assoupit de désespoir et d'ennui.

Le soir, son fils la rejoignit. Elle enfourcha son grand cheval de bataille et parla mariage.

Antonin l'écouta avec ce calme qui naît du respect voulu et de l'indifférence ressentie.

Tandis qu'emportée par ce thème favori, elle énumérait les avantages d'une union avec Mlle Zoé de Bléville, il se demandait si son futur ménage, à lui, serait agité comme celui de ses parents, tyrannique comme celui des Lémincé, intermittent comme celui des Lestenc, ennuyeux enfin comme ceux de plusieurs de ses amis.

Et il concluait que, n'apportant aucun enthousiasme à cette acte grave, rien ne pressait de l'accomplir si promptement.

— Mais, mon cher Antonin, dit la comtesse impatiente de son mutisme, à voir ton air incrédule, on te dirait beaucoup moins sûr que moi des mérites de Mlle Zoé.

— Hum! ma mère, fit-il avec un sourire discret, je sais par les confidences d'un ami, fort beau garçon du reste, et aimable!... que cette jeune personne aime furieusement à monter à cheval et à battre les campagnes le matin, en compagnie de charmants cavaliers.

— Quelle calomnie!... imagines-tu

que sa mère, une mère sensée, autoriserait de telles imprudences?

— Oh!... la raison de sa mère! ne parlons pas, voulez-vous, de la raison de Mme de Bléville!

— Mon Dieu! Antonin, quelle mauvaise langue tu fais ce soir.

— Cette disposition chagrine prouve tout simplement mon manque absolu de vocation.

— C'est un tort.

— C'est un symptôme dont il faut tenir compte, voilà tout.

— Très-bien; mais en attendant que votre symptôme se dissipe ou s'affirme, Mlle de Bléville trouvera un autre époux.

— C'est la grâce que je lui souhaite! fit le jeune homme en étouffant un léger baillement.

La comtesse eut un moment d'humeur.

— Tu es un enfant, reprit-elle d'un ton de pitié grondeuse, et un enfant versatile encore. Je te trouve de glace pour une belle héritière, séduisante, sage, et me souviens de l'avoir vu de flamme pour... pour qui ne le méritait certes pas.

Antonin se dressa sur ses pieds, et d'une voix émue:

— Ne touchez pas au passé, mère, je vous supplie... c'est déjà bien assez,